

A close-up portrait of Jacques Chancel, an elderly man with white hair, wearing a dark blue suit jacket over a light blue shirt. He is resting his chin on his hand and looking thoughtfully at the camera.

**JACQUES
CHANCEL**
N'oublie pas de vivre

Flammarion

Extrait de la publication

JACQUES CHANCEL

N'oublie pas de vivre

« Est-ce la conséquence de toutes les années baroques, de ces crises à répétition, mais les Français, pour la plupart, désespèrent de l'avenir. C'est signe d'abandon, presque de lâcheté.

Pourquoi, loin de la politique, de l'économie, de l'argent devenu "fric", des inquiets et des pleureurs, ne ferions-nous pas simplement confiance à notre propre engagement, persuadés que l'autre mérite la meilleure attention, que toute existence est, malgré tout, un cadeau et que d'elle il faut abuser ?

Je retiens l'avertissement de mon père : *Le temps passe vite, n'oublie pas de vivre.* »

Le journal intime de Jacques Chancel des années 2007-2010 nous propose, sur le ton de la confiance et de la réflexion, de revenir sur les grands et les petits événements qui agitent notre monde. Il est question de politique, de sport, de littérature, de musique, de famille et d'amitié. N'est-ce pas là les bons ingrédients d'une vie passionnément remplie ?

Flammarion

N'oublie pas de vivre

DU MÊME AUTEUR

Récits, essais, journaux

Le Temps d'un regard, Hachette Littérature, 1978, Prix de l'Académie française.

Tant qu'il y aura des îles, Hachette Littérature, 1980, Prix des maisons de la Presse ; nouvelle édition, Éditions du Rocher, 2004.

Le Livre des listes, écrit en collaboration avec Marcel Jullian, Olivier Orban, 1980.

Franchise postale, écrit en collaboration avec Marcel Jullian, Mazarine, 1983.

Le Guetteur de rives, journal, Grasset, 1985.

Le Livre franc, Actes Sud, 1986.

Le Désordre et la Vie, journal, Grasset, 1991.

Le Journal d'un voyeur, journal, Grasset, 1997.

L'Or et le Rien, journal, Plon, 1999, Grand Prix Vérité.

Fugacités, Plon, 2001.

Nouveau Siècle, journal 1999-2002, Éditions du Rocher, 2003.

Il fera bleu, journal 2002-2005, Éditions du Rocher, 2005.

Les Années turbulentes, journal 2005-2007, Plon, 2008.

Romans

L'Eurasienne, Éditions Catinat, Saïgon, 1950.

Mes rebelles, Éditions Catinat, Saïgon, 1953.

Le Prince ou le Festin des fous, XO Éditions, 2006.

L'Inachevé, Séguier, 2009.

Anthologie

La Mémoire de l'encre, les 365 plus belles pages de la littérature française, Éditions N° 1, 2001.

Entretiens

Radioscopie I (entretiens avec Brigitte Bardot, le cardinal Danielou, Sylvain Floirat, Roger Garaudy, Jacques Mitterrand, Henri de Montherlant, Fernand Pouillon, Lucien Rebatet, Arthur Rubinstein, Siné), Robert Laffont, 1970.

Suite des œuvres de Jacques Chancel en fin de volume...

Jacques Chancel

N'oublie pas de vivre

Journal 2007-2010

Flammarion

© Flammarion, 2011.
ISBN : 978-2-0812-6299-7

Est-ce la conséquence de toutes les années baroques, de ces crises à répétition, mais les Français, pour la plupart, désespèrent de l'avenir. C'est signe d'abandon, presque de lâcheté.

Pourquoi, loin de la politique, de l'économie, de l'argent devenu « fric », des inquiets et des pleureurs, ne ferions-nous pas simplement confiance à notre propre engagement, persuadés que l'autre mérite la meilleure attention, que toute existence est, malgré tout, un cadeau et que d'elle il faut abuser ?

Je retiens l'avertissement de mon père : « Le temps passe vite, n'oublie pas de vivre. »

NOVEMBRE 2007

On prête la formule à Marco Polo et aujourd'hui encore – inconscience ? – je la revendique : « Faute de pouvoir faire demi-tour, il faut aller de l'avant. »

Je me suis toujours défendu d'écrire un journal intime. J'observe, j'écoute, les autres me sont une constante réflexion. Mais, au bout du compte, je laisse poindre tant de sentiments que j'entre malgré moi dans ce que je refuse. La relecture des *Années turbulentes* m'a persuadé de ce dérapage et pourtant, au rayon de l'État, je n'ai rien dit de tout ce que je savais. Hélas ! Les allusions passent vite pour des récits.

Il est encore temps de célébrer deux moments d'importance : le 750^e anniversaire de la Sorbonne, le 450^e de la rencontre Montaigne-La Boétie dont l'accord parfait est devenu légendaire. Mais on n'y pensera pas, même pas une seule petite minute. La futilité ambiante condamne les médias à en faire des tonnes sur le vide absolu de quelques éphémères dans le vent. Des gens sans importance sont devenus têtes de gondole.

N'oublie pas de vivre

C'est une fin d'année tristounette, un novembre de froidure avec giboulées de grèves sur fond d'impopularité. Les syndicats devront se méfier désormais de leur base qui va à contre-courant des consignes données, se rebiffe. Oublions les motifs de la colère, observons-en seulement les conséquences et d'abord ce silence insistant des socialistes qui craignent de prendre parti, cette mise sur orbite ensuite de l'extrême gauche habile aux manipulations, cette surprenante tranquillité enfin du nouveau chef de l'État que l'on annonce sur son pont d'Arcole. Les manifestants pensent que la décision d'en finir appartient à la rue. Ils n'écoutent pas leurs chefs et pénalisent dangereusement leurs propres organisations. Bernard Thibault souffrira demain de son intelligence et de sa lucidité ; il avait vite compris que le combat n'était pas excellemment engagé : la CGT ne lui pardonnera pas d'avoir fait un pas en direction du gouvernement. « Traîtrise » d'avoir cru que négocier valait mieux que s'opposer ! Il faudrait à la France des syndicats puissants, adroitement dirigés, ils sont hélas dans le désordre et leurs troupes de plus en plus en minorité. Qui prendra le relais ?

Il y a une vingtaine d'années, à Saint-Pétersbourg, l'histoire, bellement contée par Helena, de deux collectionneurs russes venus à Paris au tout début du XX^e siècle m'avait enthousiasmé. Sergueï Chtchoukine et Yvan Morosov avaient en effet acquis des centaines d'œuvres et parmi celles-ci un nombre incroyable de Picasso et de Matisse, alors totalement inconnus. Leur bonheur fut hélas de courte durée. En 1918, Lénine allait priver de leurs trésors ces mécènes éclairés. J'y pense sans cesse lors de mes visites à l'Hermitage où je regarde, ébloui, les tableaux de la période bleue, *La Danse* et *La Musique*. À Saint-Germain-des-Prés, rue de Seine, puis avenue Matignon, où je fais mon chemin des galeries, rien ne retient mon regard, je ne saurais dire

Novembre 2007

s'il y a du talent dans les toiles des jeunes peintres exposés. Et je songe aussitôt à Chtchoukine et Morosov qui auraient peut-être trouvé là les génies de demain. Avoir l'œil n'est pas une mince affaire.

La grande affaire du jour semblait être l'arrivée du président du Venezuela à Paris. Hugo Chavez n'aura pu donner que ce qu'il a : rien. Gueule de truand, frimeur d'opérette, révolutionnaire de pacotille, il n'aura porté chez nous que des mensonges. On ne lui en demandait pas tant. Dans sa valse à trois temps, il promettait de délivrer Ingrid Betancourt, puis, moins sûr, de prouver qu'elle était vivante, enfin de voir ses tortionnaires ! Nous en restons là. Le pauvre Hugo est venu les mains et la tête vides, sans avoir convaincu personne, les guérilleros colombiens mènent toujours leur danse macabre, agissant à leur guise. Chavez, ce guignol en visite qui fait honte à l'Amérique latine...

Autre tromperie, mystérieuse circonstance : les six Français de l'Arche de Zoé, poursuivis pour enlèvement d'enfants africains, sont toujours en détention au fond de la cour de la maison d'arrêt de N'Djamena et on ne comprend rien à leur combat pas plus qu'à leur culpabilité. Il ne fait pas de doute qu'ils seront vite oubliés et puis, peut-être, libérés dans le plus grand secret et, au final de cet abracadabrant épisode d'une incidence humanitaire, rendus à un anonymat désiré.

L'Afrique, l'Amérique latine, les États-Unis : des continents aux dérives multiples. Bush en accusation permanente et qui n'aura tenu que par les peurs engrangées à hauteur des tours du 11 septembre 2001. Les langues se délient, les faiblesses du Président actuel deviennent apparentes, son échec en Irak est

N'oublie pas de vivre

gravement dénoncé. Et maintenant le cinéma s'en mêle. Le nouveau film de Robert Redford, *Lions et Agneaux*, n'est que prétexte à défendre une Amérique humiliée dans les quotidiens massacres de Bagdad. Comment en sortir ? Existe-t-il un stratège guerrier différent ? Ne faudrait-il pas imaginer d'autres combats contre le terrorisme ? Cette réalisation ambitieuse se veut hymne à la paix, essai philosophique, critique des médias. On peut ne pas aimer une œuvre qui a des aspects trop bavards mais on se doit d'adhérer à la réflexion qu'elle impose. Excellent canevas pour un débat d'idées.

Il y a une Ligue communiste révolutionnaire, ce qui, au XXI^e siècle, peut paraître anachronique... Il n'y a plus de parti socialiste, ce qui est un défaut de démocratie. Il y a encore Ségolène Royal, ce qui semble devenir la surprise : on ne sait plus ce que seront les combats politiques de demain. Mais une chose est sûre : il faudra compter avec Olivier Besancenot. Petit facteur excellemment doué pour les mauvaises nouvelles, le jeune homme a du talent. Sa prédominance à la gauche de la gauche, ses 5 % obtenus à la présidentielle en font une figure de proue, parée pour affronter les vagues et rassembler les mécontents.

Toujours se méfier des honneurs, ne jamais être accablé par l'échec, s'en tenir pour cela à l'antique formule : il faut mépriser les hauts et reprendre les bas.

On accole des superlatifs à tout ce qui bouge et souvent à des gens sans importance. On n'a pas de mots en revanche pour dire la noblesse et la géniale diagonale de Claude Lévi-Strauss, l'auteur de *Tristes Tropiques*, le plus grand anthropologue vivant au monde, fier de ses quatre-vingt-dix-neuf ans ce 28 novembre.

Novembre 2007

Sans doute sera-t-il le premier centenaire de l'Académie française. Je l'ai souvent rencontré, je me souviens surtout d'un ultime rendez-vous manqué, mon seul retard en quarante ans de pratiques radiophoniques. Il m'attendait au studio, quai Kennedy, j'étais à la Concorde, poussé hors les trottoirs par un automobiliste débutant mais fougueux... On l'avait averti de cet inattendu, il s'en était allé tristement jusqu'à son appartement tout proche, je ne l'ai pas revu, je lui ai écrit, il ne m'a pas répondu. Je n'étais pas coupable, mais pour lui, mon absence à la minute prévue, malgré les circonstances, était tout de même une faute.

Je reviens un instant au journal intime dont Renard, Gide, Green, furent les princes. J'en aime l'impudeur, qui, paradoxe, m'est pourtant étrangère. L'orgueil m'éloigne de tous ces débalages mais, chez les autres, j'en respire les parfums. Je plaide personnellement pour le journal intime, mes états d'âme n'ont pas le moindre intérêt, je tente simplement de ressentir l'air du temps et souvent, c'est vrai, je me laisse piéger. Écrire, c'est toujours s'exposer et forcément se perdre. Et je m'obstine. C'est en observant le monde que l'on se reconnaît, c'est en l'écoutant que je décèle mes limites.

Les *Écrits gnostiques* paraissent enfin dans la Pléiade et nous épuisent de 1920 pages difficiles mais édifiantes, ces textes nous délivrent des quatre Évangiles canoniques que l'Église, aujourd'hui encore, veut imposer à ses (presque) deux milliards de fidèles. Évidemment, le Vatican les considère comme hérétiques, la Vérité n'étant pas bonne à dire. Je n'ai jamais cru que l'on devait obéir sans tenter de comprendre, le catéchisme asséné de mon enfance m'a toujours révolté, je retrouve dans ces *Écrits* une part de lumière : le gnostique ne veut pas croire mais connaître. Il s'interroge sur les effets pervers d'un mauvais démiurge qui a permis tant d'honneurs. Il y aurait donc un

N'oublie pas de vivre

autre Dieu que les « rebelles », au bout de leurs réflexions, ont distingué en la personne du Christ. Ces évangiles apocryphes, de Thomas, de Philippe – notamment – ne seraient-ils pas la révélation secrète de Jésus à ses plus proches disciples, sa véritable doctrine ? L'idée est plaisante. Le pape donnera-t-il un jour à connaître les trésors de ses caves ? Tout le mystère est dans ce qu'il cache.

Soleil automnal à Versailles. Beau rappel d'un passé glorieux. On sait ce que fut l'affaire du mobilier d'argent qui occupait les grands appartements du château au XVII^e siècle et qui devait être fondu en 1689 pour financer la guerre, vingt tonnes d'argent massif sacrifié pour un résultat décevant, des chefs-d'œuvre assassinés, outrage définitif aux plus grands orfèvres du temps. Des miroirs, des candélabres, des torchères, des trônes, des bureaux d'un prix exorbitant, massacrés, jetés aux oubliettes. On comprend mieux aujourd'hui l'absence de tels trésors français en admirant ce que les autres nations ont su, elles, sauvegarder. Pour redonner vie et grâce aux fastes de Louis XIV, l'équipe de la conservatrice Béatrice Saule, aidée par Jacques Garcia, a emprunté les pièces les plus significatives de « l'argent magnifiquement travaillé » à quelques cours européennes, au Danemark surtout. Je reconnais des pièces somptueuses que j'avais découvertes au château de Rosenborg, à Copenhague, l'année de notre *Échiquier* avec la reine Margareth : l'un des trois lions, le trône, les fauteuils. Du vif-argent ciselé par des artistes de génie.

Prémices du grand hiver. Nouveaux départs précipités d'amis de bonne compagnie. Tristesse de nos temps incertains. Ils partent, mes complices, comme appelés par les étoiles dont ils recevaient et nous offraient les éclats. Maurice Béjart à son tour glisse côté jardin, celui du paradis sans doute, dans l'universel qu'il avait tant fréquenté. Âme de la danse, célébré dans le

monde, oublié par l'Institution française, peiné d'avoir dû choisir l'étranger pour installer sa troupe, il cultivait le mystère et le sacré, imaginant un théâtre du corps, une liberté des pas. « La chorégraphie telle que je la conçois, me disait-il, est un phénomène d'ordre spirituel. » C'était un visionnaire sans cesse improvisant : il n'écrivait pas ses arguments et ne laisse aucune indication concernant ses ballets. Tout était conçu dans les fièvres de l'instant, le bonheur quotidien que la mort de son compagnon Jorge Donn allait rayer de sa carte du tendre. J'avais appris le mal dont souffrait ce grand artiste ailé la veille d'un *Échiquier*. Maurice était abattu : « Je fais avec toi ma dernière émission, il fera lui, son dernier saut. Je n'aurai plus la force de créer après sa disparition, hélas annoncée. » Il n'a pas tenu sa promesse, tant mieux, mais il ne fut plus jamais le même...

Et maintenant Pierre Miquel. Il écrivait. Il publiait. Plus de cent ouvrages à son catalogue raisonné. Un travail remarquable consacré à la Grande Guerre. Historien, agrégé et universitaire, il aura créé une œuvre qui a su séduire un public populaire. La rigueur et l'ouverture lui étaient l'essentiel. Avec les plaisirs de la vie, nos partages d'amitié. Terrassé par une attaque cérébrale, Pierre a passé ses deux dernières années en totale solitude. Il y a trois mois, une amie qui le visitait m'avait appelé : « Il veut te parler. » Au bout du fil, pas même des mots, un bredouillis. J'ai fait des phrases, m'a-t-il entendu ? L'amie me persuadait hier encore qu'il m'avait reconnu !

Je n'oublie pas nos conversations interminables avec Alain Decaux, Marcel Jullian, du temps où, sur Antenne 2, nous bouleversons joyeusement le monde des médias. La poésie et le chant ensoleillaient nos réunions. On le traitait de « Poilu », il prenait cela pour un compliment, et lorsque nous étions seuls, il me demandait : « Dis-moi franchement ce que Georges Duby pense de moi. » Il était toujours impatient de savoir, son inquiétude remontait à une *Radioscopie* au cours de laquelle le grand

N'oublie pas de vivre

historien avait déclaré : « Miquel est trop grand public. » Cette critique l'avait ébranlé et il n'en avait retenu que le côté le moins positif. Or Duby ajoutait : « Pierre a un vrai talent, il n'est pas de réussite gratuite. Son *Affaire Dreyfus* était remarquable. »

Pierre Miquel n'enveloppera plus nos rendez-vous des volutes de fumée échappées de sa bouffarde que l'on eût crue soudée à ses lèvres. Elles lui font là-haut un nuage.

DÉCEMBRE 2007

Je crois au partage, j'éloigne ceux qui méprisent, l'autre m'est une curiosité, une nécessité. Le créateur m'importe plus que le juge. (Je répète d'ailleurs à satiété que je ne suis pas assez vertueux pour juger.) J'apprécie les plaisirs simples, la courtoisie, quitte à paraître naïf. Et aussi la bienveillance. La surenchère du désespoir dont parlait Camus me désespère.

Ce ne sont pas des mots de poète, plutôt une plainte de souffrante, une dramatique adresse au monde : « Nous vivons comme des morts. La vie ici n'est pas la vie, c'est un lugubre gaspillage du temps. » Ainsi parle, dignement, douloureusement, Ingrid Betancourt dans une lettre à sa mère datée du 22 octobre. Comment accepter sans colère ce calvaire subi depuis près de six ans dans les refuges secrets des forces armées révolutionnaires de Colombie ? Comment ne pas s'émouvoir à la vue des images qui nous la rendent si désespérée, les yeux hagards, si amaigrie, enchaînée, l'horreur ? Profonde tristesse d'entendre cet appel au secours... « Je me sens mal, j'ai l'appétit coupé, l'esprit embrumé. » On devine qu'elle dit le minimum de son enfer de captive, seule femme parmi tant d'hommes, attendrissante amazone des forêts. Quel accord – humanitaire évidemment – peut-on trouver pour la libérer ! Il n'est pas pour ses géôliers situation plus

N'oublie pas de vivre

déshonorante... et pour d'éventuels sauveteurs plus difficile. En effet, une intervention armée n'est pas souhaitable : ce serait la condamner à mort. Les monstres qui l'assiègent n'ont plus rien d'humain.

Des amis pressants me poussent à me présenter à l'Académie française ce prochain 16 janvier. Au fauteuil de Bertrand Poirot-Delpech. Je n'arrive pas à me décider. La peur d'un rejet sans doute. Maurice Druon et Jean-Denis Bredin vont encore m'accuser d'un trop d'orgueil. Et si c'était seulement un éclair de sagesse !

Définitivement choisi, Poutine aura une descendance, un tsaritch sur son trône d'hiver. Curieuse Russie que Winston Churchill décrivait comme « un rébus enveloppé dans un mystère, au cœur d'une énigme ».

Exemplarité de la tradition russe au Théâtre des Champs-Élysées : le Philharmonique de Saint-Pétersbourg, orchestre légendaire créé en 1802, présente les trois dernières symphonies de Tchaïkovski. Il y a deux décennies, nous avons fait route ensemble d'un bout à l'autre de l'Union soviétique. De jeunes musiciens ont rejoint la formation, je ne reconnais plus que quelques rares cheveux gris mais Youri Temirkanov est toujours là, sourire sarcastique, gestes précis, whisky à portée de baguette, imperturbable et drôle. « Mon pays, me dit-il, est entré dans le nouveau monde. Je n'aurais jamais imaginé qu'il pourrait changer à ce point. La culture souffre partout des bouleversements de la société mais chez nous, en Russie, le modernisme béat fonce à marche forcée. Maintenir une élite devient un exploit, les nouveaux riches font maintenant du plus vulgaire une insti-

Décembre 2007

tution. Les valeurs traditionnelles volent en éclats. Je n'ai jamais été membre du parti communiste mais celui-ci, du moins, respectait les artistes. Combien de temps encore vais-je pouvoir conserver à mon orchestre l'une des premières places ? » Je le rassure.

Frédéric Beigbeder prétend que « les écrivains meurent pour qu'on les lise ». Il est vrai que les livres sont souvent écrasés par les mimiques des auteurs. L'homme au torse nu, aux tirages confortables, qui valait hier 99 francs s'en prend aux critiques littéraires : « Ils souhaitent la mort des écrivains parce qu'ils en ont marre d'être obligés de les lire, au lieu d'écrire ce satané chef-d'œuvre qu'ils n'écrivent jamais. » Généralement exact mais il y a tout de même des exceptions. Cherchons-les.

J'ai proclamé à différentes reprises que je n'écrirais jamais mes Mémoires, cet exercice majeur dans lequel se complaisent souvent des personnages qui n'ont pas eu la chance d'un destin. Il faut avoir magnifiquement vécu, assuré de hautes responsabilités, obtenu des triomphes, souffert l'anathème pour oser un tel récit. En revanche, je peux, à mon âge, limiter les souvenirs à une adolescence prolongée et tenir ma promesse : revenir dans un texte court aux vingt-trois premières années de ma vie, celles d'un périlleux apprentissage. C'est mon projet pour 2008. On peut reconstruire son passé et même le construire. Nous ne sommes plus nombreux dans ma situation à être liés par la même mémoire. Que d'amis disparus ! Quel lointain territoire cette Asie de mes vingt ans : je vais réapprendre à l'habiter.

N'oublie pas de vivre

« De mon temps » disent encore certains de nos contemporains ! Et les voilà sur leur lancée qui bénissent les années d'autrefois, jetant aux orties les changements d'aujourd'hui. Je les plains de courir ainsi après leur jeunesse. On peut se souvenir du passé mais ne se souvenir que de lui contraint à une angoisse dont la transmission est coupable. Vive le présent, vive la grâce de l'éphémère.

Un chef d'État lance un appel solennel au commandant d'une armée de guérilleros terroristes... Voilà qui est unique dans les annales de la politique des nations. Nicolas Sarkozy demande fermement à ce mafieux de libérer Ingrid Betancourt. Prise de risque calculée, coup de bluff pour un coup de théâtre ? Nous verrons bien. L'audace vient à point... immédiatement après la découverte de la vidéo montrant l'otage en fâcheuse posture, après la lettre bouleversante dont Match nous donne la totalité. Quelques-uns, toujours pessimistes, diront que l'Élysée prend ses aises avec les usages et les précautions. Sans doute, pour eux, eût-il fallu, une fois encore, ne rien faire !

Napoléon III et Eugénie tiennent dans mes Pyrénées une place de choix, ils y furent des bienfaiteurs. Et hélas, ailleurs, des réprouvés ! J'avais oublié que la France leur avait réservé un sort plutôt injuste dicté en partie par Victor Hugo qui les haïssait. Après la défaite de 1870 il leur fallut trouver refuge en Angleterre où ils reposent encore aujourd'hui dans l'abbaye de Saint-Michel, aux limites des comtés du Hampshire et du Surrey, qu'aucun Français ne visite. Leur souvenir nous revient en mémoire par l'appel de Christian Estrosi, secrétaire d'État chargé de l'Outre-mer, qui souhaite le retour de leurs cendres dans notre pays. Admiration tardive après tant de querelles. Ne

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01ELKN000359.N001
Dépôt légal : mars 2011